

## Chapitre I

*Tous ces hommes à grande vie sont toujours un composé de deux natures, car il les faut capables d'inspiration et d'action : l'une enfante le projet, l'autre l'accomplit.  
(Chateaubriand)*

*Mardi 24 mai*

Le Président-Fondateur arriva à midi. Il voulait s'entretenir avec le directeur avant le déjeuner prévu pour treize heures et la séance du Conseil d'Administration qui le suivrait.

Le Président Grusin était un homme mince et d'abord froid ; il avait un long visage parcheminé, hautain et aristocratique, surmonté d'une chevelure de neige parfaitement lissée. Il portait comme toujours un vieil imperméable beige ; on ne lui avait jamais vu d'autre manteau. C'est ainsi vêtu qu'il avait couru tous les cabinets ministériels, sollicité tous les grands industriels parisiens. Cet homme, si méprisant, n'avait reculé devant aucune démarche, aucune supplique pour financer l'œuvre de sa vie : ce merveilleux institut, ce paradis de la recherche pure, qu'il avait créé non pas à la force du poignet, mais à la force du verbe.

Pour établir son institut, André Grusin avait acheté à proximité de Paris une propriété d'une dizaine d'hectares qui comportait trois bâtiments principaux. Le corps de logis – avec le grand salon, les bureaux de direction et les services administratifs – donnait au nord sur une cour fermée côté route par un ancien relais de poste à colombages qui abritait la cafétéria. Au sud, une grande pelouse s'évasait entre la bibliothèque à l'ouest et le bâtiment scientifique à l'est. Le parc proprement dit embrassait les bâtiments et se prolongeait d'est en ouest par un bois en forme de croissant qui grimpait au sommet de la colline.

Dans ce cadre idéal travaillaient en permanence 6 savants de très haut niveau qui recevaient chaque année une centaine de chercheurs triés sur le volet.

André Grusin était né 75 ans plus tôt à Saint-Pétersbourg d'une famille juive aisée de la bourgeoisie russe. Son père était directeur d'une compagnie de chemins de fer lorsqu'un ukaze impérial avait interdit aux juifs de nationalité russe d'occuper ce genre de poste. M. Grusin père tourna la difficulté en se faisant naturaliser suisse ; il était toujours juif, mais il n'était plus russe. C'est tout au moins ce que racontait Nicolas le chauffeur, russe lui aussi.

À la révolution, André Grusin quitta la Russie et vint s'établir en Suisse avec sa famille. Il dut aider ses parents à vivre et travailla comme menuisier. Il fit parallèlement des études de physique, obtint une licence et devint assistant à l'Université de Lausanne. À 21 ans, il partit pour Berlin et y exerça toutes sortes d'activités ; il fut entre autres imprésario. À 25 ans, il vint à Paris et s'y établit comme directeur d'une société d'assurances ; il fut administrateur de biens, homme d'affaires, spéculateur... Il reprit ses études tardivement et à 54 ans obtint le diplôme de Docteur ès Sciences mathématiques de l'Université de Paris. Déjà germait en lui l'idée de créer un institut international en recherche fondamentale. À 58 ans, il fonda l'Institut de Mathématiques Pures dont il était maintenant Président.

Il lui avait fallu pour cela remuer les lourdes montagnes ministérielles et surtout engager des luttes féroces avec les institutions scientifiques déjà en place dont il dérangeait les habitudes. Il en était sorti vainqueur, entraînant dans son sillage trois des meilleurs mathématiciens de l'époque qui étaient devenus professeurs permanents de l'IMP.

André Grusin était un visionnaire, un précurseur avec cependant un sens aigu des réalités. Il avait désormais consacré tout son génie d'aventurier au service de la science et, comme ce génie était grand, il avait réussi son incroyable pari : créer ce temple des mathématiques pures et de physique théorique qui était devenu l'un des meilleurs du monde et dont la devise aurait pu

être, selon le mot d'un de ses visiteurs américains "None but the best". Il pouvait être satisfait de son œuvre, et il l'était. Il n'était pas dans ses habitudes de plastronner, il était seulement devenu encore plus hautain.

Le Président avait effectué la demi-heure de route qui séparait son domicile de l'institut, enfoncé dans l'encoignure arrière droite de sa Citroën bleu de nuit. Son chauffeur, qui le connaissait bien, n'aurait pris garde de le déranger sentant que, pour une raison mystérieuse, le patron était furieux, d'une fureur contenue qui ne transparaissait que dans son regard dur, à peine atténué par d'épaisses lunettes à monture d'écaille.

Le Président réfléchissait. Sa raison et son instinct, cet instinct qui ne lui avait jamais failli, lui disaient que son œuvre était en danger. L'homme qui était maintenant à la tête de l'institut n'avait pas l'envergure nécessaire pour le diriger.

— C'est de ma faute, pensait André Grusin, il faut un être exceptionnel pour diriger cet institut exceptionnel. J'aurais dû prévoir le cas présent lorsque j'ai rédigé les statuts, donnant pratiquement tous les pouvoirs au directeur, réduisant le rôle du Président et du Conseil d'Administration.

Il se récita, pour la vingtième fois, le texte qu'il savait par cœur et dont il essayait depuis plusieurs jours de trouver la faille :

*Le Directeur dirige l'activité scientifique et administrative de l'Institut dans le cadre du budget.*

Autant dire qu'une fois le budget voté, le directeur agissait comme il l'entendait.

— Le talon d'Achille, pensait-il, est que la responsabilité de la nomination du directeur appartient au seul Comité Scientifique. Lorsque j'étais en poste, j'ai pu influencer ce choix et faire nommer Henrik Dekker (que je n'aime d'ailleurs pas, mais je dois reconnaître qu'il a bien manœuvré). Maintenant que je suis Président, je n'ai plus voix au chapitre. Le Comité Scientifique est composé de chercheurs, de très grande valeur certes, mais qui n'ont aucune idée de ce que représente la direction d'un tel institut ; il y faut non seulement un bon mathématicien – ce qui

est sans contredit le cas de Charles Boulot – mais encore un véritable chef d'entreprise, un entraîneur, bon administrateur de surcroît, capable de faire front aux imprévus par des décisions rapides. Nous sommes un établissement privé et ils ont choisi un universitaire avec une âme de fonctionnaire, c'est-à-dire sans le moindre goût du risque. D'ailleurs mieux vaut qu'il n'ait pas le goût du risque, car il n'en a pas l'envergure. Après tout, rectifia-t-il, s'il l'avait eu, il se serait cassé la figure un peu plus tôt et nous aurions au moins pu le congédier pour faute lourde. Mais il ne commettra pas de faute lourde, il en est incapable ; il se laissera simplement glisser, entraînant l'institut dans sa chute. Il aurait fallu une locomotive et Charles Boulot n'est qu'un wagon !

Le Président grimpa prestement l'escalier qui menait au salon, le traversa et ouvrit sans frapper la porte du bureau directorial. Il jeta sa vieille sacoche de cuir sur la table, son imperméable et ses gants sur une chaise, puis il s'assit en face du directeur et dit avec hauteur :

— Alors, Monsieur, j'en apprends de belles. Vous êtes en train de perdre la contribution britannique ?

— Mais, Monsieur le Président, je ne la perds pas ; il se trouve que les Anglais ont décidé de créer un institut similaire au nôtre et de supprimer leur contribution.

La réponse vint, cinglante :

— Il n'y a pas, Monsieur, d'institut similaire au nôtre. Ou tout au moins, il n'y en avait pas et il ne devrait pas y en avoir. Il nous appartient de garder un niveau tel, scientifiquement et humainement, que personne ne puisse nous égaler. Le Comité Scientifique garantit le niveau des recherches. Mais la qualité de vie, Monsieur, est de votre ressort, vous semblez ne pas le comprendre.

La longue et pâle figure du directeur vira au jaune.

— Je fais, Monsieur, ce que je peux pour conserver cette qualité de vie.

Le Président le regarda d'un air de commisération :

— Ce que vous pouvez, oui, mais vous pouvez peu.

De jaune, Charles Boulot devint vert.

Le Président poursuivit :

— Nous avons déjà perdu les contributions belge et brésilienne et j'ai noté dans les comptes financiers une chute des recettes des loyers ; j'ai remarqué parallèlement que les pavillons de la résidence étaient souvent vides. De plus en plus souvent, les scientifiques habitent à Paris, désertant notre village. Ceci corrobore ce que je disais tout à l'heure : nous ne leur offrons pas sur place la qualité d'accueil qu'ils attendent. Quel est le pourcentage d'occupation des logements pour l'année écoulée ?

— Je vais demander les statistiques à Mme du Bois répondit Charles Boulot en décrochant le téléphone intérieur.

— Il devrait le savoir, pensa le Président, mais il se tut.

Marianne du Bois entra, les statistiques à la main.

— Quel pourcentage d'occupation cette année demanda le Président

— 60 %, Monsieur.

— Et les dernières années ?

— 70 % l'an dernier et 80 % les 3 années précédentes.

Le Président toisa le directeur d'un silence accusateur et se tourna vers Marianne. Leurs yeux se rencontrèrent, leurs pensées aussi, comme bien souvent chez ceux qui ont longtemps travaillé ensemble.

— Je vous remercie, Madame.

Marianne retourna dans son bureau et s'assit sur le radiateur bas qui longeait la baie vitrée donnant sur le parc. C'était son siège de prédilection pour réfléchir. Combien de fois n'avait-elle pas surpris un éclair étonné, voire réprobateur, dans le regard des secrétaires qui entraient et la voyaient, le regard perdu dans le vague, apparemment occupée à ne rien faire sur son radiateur ! C'était pourtant dans ces moments-là qu'elle pensait le plus intensément et trouvait parfois des solutions miracles à des

problèmes considérés comme administrativement insolubles ! Mais que faire dans le cas présent ? Il était évident que la baisse d'occupation des logements s'était amorcée à l'arrivée de Charles Boulot et n'avait fait que s'accentuer depuis. Il ne s'en était même pas aperçu et, quand bien même l'aurait-il noté, il n'aurait su quelles mesures prendre pour y remédier.

Marianne constata une fois de plus sa propre impuissance. Depuis deux ans elle essayait d'éviter – pas toujours avec suffisamment de diplomatie, elle le reconnaissait – que Charles Boulot ne détruisît par son incompétence administrative et son incompréhension des facteurs humains ce merveilleux et fragile édifice que André Grusin avait créé et qui s'était épanoui sous la houlette ferme et légère de son successeur, Henrik Dekker.

Marianne soupira. Elle aimait tellement l'institut et elle avait tellement aimé y travailler ! Elle se souvenait de sa venue, quinze ans plus tôt, alors que André Grusin était encore directeur. Tout de suite, elle avait compris qu'il était un être d'exception et sa première impression ne s'était jamais démentie.

Elle se souvenait...

Elle était arrivée là, meurtrie par un divorce pénible, cherchant du travail. Elle avait pris ce poste de secrétaire de direction qui l'avait séduite moins par son intérêt que par le cadre de travail : le grand parc paisible lui avait semblé un paradis après ce qu'elle venait d'endurer. Et cela était resté pour elle un paradis.

À l'époque, tout le personnel administratif tremblait devant M. Grusin, à l'exception peut-être de la secrétaire générale, Marie Bertin, qui était ensuite devenue la troisième Mme Grusin. Quand M. Grusin donnait un ordre, il fallait l'exécuter sur l'heure. Il avait un jour demandé photocopie d'un document à l'intendante qui s'était précipitée dans l'escalier menant au photocopieur ; l'escalier était raide et la dame âgée : elle manqua une marche et déboula l'escalier ; elle arriva en bas, couverte de bleus et de noirs, serrant toujours dans son poing le précieux document et répétant, terrorisée : "le papier de M. Grusin... Le papier de M. Grusin..."

Un jour, il dictait à Marianne une lettre au Ministre de la Recherche d'Allemagne pour solliciter une contribution.

— Le Docteur X m'a récemment fait savoir ...

Marianne était restée le crayon en l'air.

— Eh, bien écrivez, avait-il dit avec impatience.

— Mais Monsieur, avait-elle fait remarquer respectueusement, cette lettre date de deux ans.

M. Grusin avait levé les yeux au ciel :

— Qu'est-ce-que deux ans, mon enfant, vis-à-vis de l'éternité !

C'était sans réplique, Marianne s'était inclinée.

Il était exaspérant et fascinant. Marianne avait plus appris sous ses ordres en une année que pendant les dix années précédentes de sa carrière. Avant elle, il avait eu cinq secrétaires en quatre ans, toutes découragées par son caractère despotique. Elle se souvenait d'une certaine note qu'il avait préparée pour le Ministère de l'Éducation ; elle l'avait tapée onze fois de suite (à cette époque, il n'y avait pas d'ordinateur). Le directeur était parti chez le ministre avec la onzième version, toujours vêtu de son éternel imperméable beige. Il était revenu de glace et avait appelé Marianne.

— Vous avez fait une erreur dans la note, avait-il dit avec humeur.

— Monsieur, avait répondu Marianne, je ne pense pas m'être trompée.

— Apportez-moi la version précédente.

Ce qu'elle fit ; elle n'avait pas commis de faute. Dix fois, il lui demanda la version précédente, ignorant qu'en dix ans de secrétariat elle avait appris à ne jeter aucun papier ; il dut admettre que l'erreur venait de lui. Il ne fit aucun commentaire ce jour-là, ne présenta aucune excuse, mais le lendemain il dit incidemment : "Hier je vous ai accusée, à tort d'ailleurs..." Marianne ne releva pas la remarque, mais jamais plus il ne mit sa parole en doute.

Le Président Grusin lui faisait toute confiance et son successeur, Henrik Dekker, aussi. Quant à Charles Boulot... Marianne n'arrivait pas à le cerner. Il était à la fois naïf et fuyant. Il lui faisait maints compliments, s'appuyait sur elle et en même temps semblait prendre ombrage de son influence, piquait des colères aussi subites qu'incompréhensibles. Au début, elle l'avait trouvé plutôt sympathique avec son regard aux abois, ses complexes d'infériorité, sa confiance enfantine en elle et sa bonne volonté pour remplir un rôle pour lequel il se savait peu fait :

— Je suis un bon second, avait-il dit un jour naïvement, mais pas un bon premier.

Marianne avait trouvé cette remarque déplacée. Pourquoi accepter un poste lorsqu'on ne se sent pas à la hauteur ? Elle avait répondu, trop sèchement :

— Moi aussi, je suis un bon second.

C'était un catholique militant. Un jour Marianne fit remarquer qu'elle ne comprenait pas l'attitude d'un des professeurs permanents qui se montrait jaloux et irascible tout en se prétendant bon chrétien.

— Il serait peut-être encore pire, s'il n'avait pas le secours de la religion, avait-il répondu.

Elle devait s'en souvenir par la suite.

Charles Boulot parlait beaucoup de sa famille, pour laquelle il se dépensait sans compter ; c'était certainement un excellent père de famille et ses petits-enfants l'adoraient. C'était un des côtés positifs du personnage. Mais pourquoi diable lui faisait-il, à elle Marianne, des cours d'ornithologie – qui auraient été fort intéressants à un autre moment – lorsqu'elle essayait de travailler avec lui sur un dossier particulièrement épineux ? Elle comprit par la suite qu'il fuyait ainsi les responsabilités administratives auxquelles sa formation d'universitaire ne l'avait pas préparé. Peu à peu, elle en était venue à le mépriser ; il l'avait certainement senti car il était devenu de plus en plus distant jusqu'à ne guère lui adresser la parole depuis quelques semaines, sauf pour les questions de service indispensables.

Marianne soupira à nouveau et émergea de ses souvenirs. Elle se leva du radiateur.

— Peut-être, se dit-elle avec espoir, peut-être M. Grusin va-t-il trouver un moyen de sauver l'Institut

Le téléphone sonna. C'était la cuisinière qui lui demandait de venir vérifier le couvert préparé pour le déjeuner du Conseil. Marianne sortit de ses souvenirs en se gourmandant : c'était bien le moment de rêver ! Elle descendit à la cuisine. Le couvert était parfait, comme toujours, la cuisinière mettant son point d'honneur à servir deux fois l'an des repas dignes d'un grand restaurant. Marianne disposa les menus selon un plan de table soigneusement préparé : le Conseil comprenait des personnalités scientifiques et administratives ; il fallait donc tenir compte des préséances et affinités afin de ne blesser personne et créer une ambiance agréable. Marianne prenait surtout grand soin de coincer les membres scientifiques entre le mur et la table de façon qu'ils fussent obligés de rester à leur place, sinon ils se levaient inmanquablement et allaient bavarder avec leurs collègues à la table dite "des professeurs". Combien de fois ne les avait-elle pas surpris, se retournant d'abord, puis déplaçant insensiblement leur chaise, enfin se levant et partant, la serviette sur l'épaule, discuter mathématiques de l'autre côté de la salle à manger en oubliant complètement leurs commensaux !

La séance du Conseil fut houleuse. Le représentant de la Fondation Européenne de la Science posa des questions que le Président eût préféré laisser dans l'ombre. Le directeur parlait, s'expliquait, s'embrouillait. Le Président rattrapait ses bévues autant qu'il était en son pouvoir. Il estimait qu'il lui appartenait, à lui le Fondateur, de surveiller le directeur, mais il faisait corps avec lui devant la menace d'un mécontentement des contributeurs : il fallait, à tout prix, éviter qu'ils ne suivissent l'exemple de la Grande-Bretagne.

Marianne, assise au bas bout de la table, prenait des notes et observait ses voisins. Elle s'amusait de voir le représentant suisse attendre impatiemment la fin de la séance pour filer retrouver un

topologue de ses amis devant un tableau noir : pour lui l'important était que la vie scientifique à l'Institut fût excellente ; pour le reste, il faisait confiance au directeur comme il l'avait toujours fait. Le représentant allemand était un habitué des réunions officielles ; il s'efforçait de suivre la discussion budgétaire menée en français et intervenait, rarement mais toujours opportunément, en un anglais lent et rocailleux. De temps en temps, il passait à Marianne un bout de papier sur lequel il avait griffonné une remarque ou un dessin humoristique qui les faisait pouffer comme deux collégiens. Il était capable de rire d'un œil et de garder son sérieux de l'autre !

Après la séance, les membres Conseil se rendirent à la salle de thé où les chercheurs se retrouvaient chaque jour pour discuter avec animation de leurs dernières trouvailles. Mme Grusin y attendait son mari ; ils bavardèrent quelques instants avec les uns et les autres et partirent. Le Président avait eu récemment un accident cardiaque et Marie Grusin veillait amoureusement à ce qu'il ne se fatiguât point.

Marianne se laissa aller sur les coussins de velours brun du canapé et ferma les yeux. Elle était épuisée par la tension nerveuse de la journée, veillant à ce que tout le monde fût satisfait, avec la crainte latente d'une erreur de secrétariat dont elle se serait sentie responsable. Elle entendait autour d'elle le cliquetis des tasses de thé et le craquement des biscuits, le bourdonnement des voix égayé parfois d'un éclat de rire ; elle reconnaissait chacun sans le voir : la fanfare de l'un, le rire haut perché de l'autre, celui plus débonnaire d'un troisième ; la façon professorale qu'avait François Lamotte d'exprimer des idées tellement vastes qu'elle en avait le vertige.

— Quand on a le cortex très excité, disait-il en ce moment, les concepts voltigent et il peut se produire une combinaison heureuse.

Il s'approcha d'elle, culotté d'un infâme pantalon de velours râpé.

— Marianne, demanda-t-il, mon pantalon est-il bronze ?

Elle ouvrit les yeux et l'examina, surprise.

— Ma femme, expliqua-t-il, est à la campagne et elle m'a téléphoné pour me dire d'emporter en Chine mon complet bronze. Je me demande si c'est bien celui-ci ?

— Vous n'avez pas d'autre complet de couleur bronze ?

— Non, je ne pense pas.

— Bien, alors emportez celui-ci, mais vous devriez peut-être le porter au pressing pour le faire repasser.

— Vous croyez ?

— Certainement.

Marianne le détaillait de la tête aux pieds, allant de la toison hirsute aux chaussures qui traînaient leur fatigue.

— De toutes façons, déclara-t-il, ça m'embête d'aller en Chine.

Elle apprit par la suite le fin mot de l'histoire : François portait ce jour-là son pantalon de jardin et il y avait, dans la penderie, un superbe complet tout neuf, de couleur bronze, dont il ignorait l'existence !

Marianne sourit en le regardant partir et se renfonça dans les coussins. Comme elle les aimait et comme elle était privilégiée de pouvoir les aider dans leur travail de recherche...

*Mercredi 25 mai*

Jeannette appuya son balai contre le chambranle de la porte et redressa lentement son dos fatigué. La veille avait été une rude journée avec la séance du Conseil et les pièces de réception à briquer pour l'occasion ! Elle admira avec fierté la hotte de cuivre de la cheminée qu'elle avait énergiquement frottée et qui étincelait dans le soleil matinal, puis elle consulta la pendule. Il était 8 h 45 et elle pouvait s'accorder dix minutes de repos pour lire les journaux épars sur la table avant de les empiler. Les secrétaires n'arriveraient pas avant 9 heures et le chef du personnel, Luc Lemoine, irait directement dans son bureau sans même jeter un coup d'œil dans le salon où, comme chaque matin, elle faisait le ménage.

Le directeur était déjà là. Il était matinal et arrivait avant tout le monde ; mais même s'il sortait de son bureau, ce qui était peu probable, Jeannette était bien sûre qu'il ne lui ferait pas la moindre remarque en traversant le salon ; il passerait devant elle et ses yeux fuiraient au loin, derrière ses lunettes de myope, comme s'il ne la voyait pas. Il n'aimait guère affronter son personnel et préférait s'en remettre aux cadres pour les problèmes quotidiens. Jeannette ne put s'empêcher de le comparer une fois de plus au directeur précédent qui, lorsqu'il la prenait en défaut, se contentait de jeter sur elle un regard bleu et glacial alors qu'il la saluait habituellement d'un jovial "Bonjour, Madame". À tout prendre, elle préférait le dur regard de M. Dekker au pas de regard du tout de M. Boulot.

Elle reprit son balai et son seau, ses éternels compagnons, et jeta un coup d'œil machinal sur le panneau de liège cloué au-dessus du radiateur, où étaient affichées les photographies des professeurs permanents et des visiteurs. Marianne tenait ce trombinoscope à jour, retirant les photos des chercheurs qui partaient, ajoutant celles de ceux qui arrivaient. Elle utilisait un simple Polaroid ; c'était rapide et efficace sinon artistique. Jeannette remarqua un vide, au centre du premier rang. Qui cela pouvait-il bien être ? Elle glissa son balai sous le radiateur au-dessous du panneau. Elle perçut un froissement de papier glacé contre le carrelage et en ressortit la photo du directeur.

— C'est curieux qu'elle soit tombée, murmura Jeannette.

Elle prit une punaise dans une petite boîte de plastique ronde et remit la photo en place.